LOUISE COLET ET LEONIE D'AUNET, DEUX VOYAGEUSES EN HOLLANDE

Georgeta MIHAILESCU[G]

Abstract: *Louise Colet and Leonie d`Aunet are two writers who, after their journey in Netherlands, left behind two stories about quite the same things that they saw during their trips. For them, the journey means the meeting with each other and also finding oneself; each shows her behavior by exterior signs (gestures, make-up, clothes, jewelry, language and behavior) and we can establish the identity and position of the traveler by studying their structures of either "woman of cultural consummation" or "woman of action". They make some sort of anthropological study of people, their morals, their homes (residences, dwellings), their habits; they observe the cleanliness, the exaggerate tidiness, the characteristics of the nation: the order, the consummation of beer instead of water. Their looks turn to the women (they lean toward women) but they are also quite critical about them.*

Keywords*: woman travelers, identity, "woman of action" / "woman of cultural consummation".*

Louise Colet et Léonie D'Aunet

Louise Colet (1810-1876) et Léonie d'Aunet (1820-1879) sont deux voyageuses françaises du XIX-ième siècle dont les noms sont restés dans l'histoire de la littérature française et dans celle du voyage féminin de leur siècle. Elles sont contemporaines, ont des amis communs (Louise Colet a une correspondance avec Victor Hugo et Léonie D'Aunet était sa maîtresse et fréquentait de salon de Louise Colet après 1851). Mais aussi il y a aussi des différences qui les séparent, dans leurs vies tumultueuses et dans leurs créations littéraires (comme style, temps de publication des œuvres, vues sur les villes et les gens, l'entrée d'autres voix dans le récit, écriture de poésies, vêtements, accompagnateurs en voyage, etc…).

Si on pouvait suivre au fil des années les voyageurs qui vont en Hollande du moins pour la traverser, nous verrons qu'ils sont assez nombreux et que la date remonte assez loin : Descartes s'y trouve entre 1618-1619 et revient entre 1629-1649 pour écrire son *Discours de la méthode*, les jansénistes persécutés y trouvent refuge (l'abbé Prévost),Voltaire s'enfuit en Hollande par crainte des représailles, ayant scandalisé les milieux jansénistes de Paris avec son poème *Le Mondain*; d'autre part l'éducation désirée pour les enfants détermine l'accueil d'étudiants de familles protestantes françaises et le fameux Grand Tour, de tradition aristocratique, provoque l'arrivée de jeunes gens ou moins jeunes. L'art est une autre raison de voyager dans ce pays ; les tableaux flamands et hollandais sont très recherchés et donc des collectionneurs et peintres français voyagent en Flandre et Hollande pour les admirer ou pour y créer leurs œuvres. Les voyages motivés par l'attrait artistique seront continués et enrichis par ceux à des fins littéraires. De nombreux auteurs reconnus du XIX-ième siècle trouvent leur source en Hollande : Gautier y va avec Nerval en 1836 et écrit ensuite *Un Tour en Belgique et en Hollande*, Nerval présentera ses impressions de voyage de 1844 et 1847 dans les *Fêtes de Hollande*, Verlaine écrira *Quinze jours en Hollande*, en 1893 ;

[*] Université de Bucarest, mihailescu_georgeta@yahoo.fr

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

Fromentin décrit la peinture flamande et hollandaise après avoir visité le pays en 1875, les frères Goncourt, Baudelaire, Hugo, Maxime du Camp en 1857, Taine, Verlaine en 1893 sont autant d'écrivains fascinés par ce pays.

Il ne faut pas oublier les femmes qui affirment leur indépendance et y vont même au XVIII-e siècle comme Anne- Marie de Boccage en 1750, Madame de Vigée-Lebrun, pendant son exil, la reine Hortense, fille de Joséphine de Beauharnais, reine de la Hollande, madame de Genlis en1775. Au XIX-ième siècle cette liste s'agrandit: Léonie d'Aunet en 1839, Louise Colet en 1857, la baronne de Montaran en 1852, la marquise de Laubespin en 1891, Marie Ratazzi en 1899, dont s'occupent dans leurs écrits Benedicte Monicat (Monicat, B :1995) et Madeleine van Strien-Chardonneau (Chardonneau, Van Strien- , M. : 2008). La question est si nos deux écrivaines se conforment aux modèles existants de récits de voyage ou non, si elles apportent quelque chose de nouveau ou pas du tout. A une époque où la femme était limitée aux tâches ménagères, à la sphère intime de la famille, voyager était une entreprise audacieuse et mal vue par les autres.

Le voyage, déplacement dans l'espace dont l'homme prend conscience et auquel il donne un sens, se caractérise par la rencontre de l'autre mais aussi par la découverte de soi. Pour réussir cette rencontre il se détache de soi et en même temps il se découvre. Chacun montre son identité par son corps mais aussi par sa conscience, son comportement, son langage et les signes extérieurs: habits, parures, maquillage qui peuvent signaler son appartenance à un groupe social. Le comportement de la personne porte un sens qu'on saisit tout de suite mais la vérité de ce qu'on voit est déterminée en comparaison avec les perceptions des autres et, comme disait Leibniz, tout individu a un point de vue possible sur le monde. Mildred Szymkowiak affirme que « nous ne serions rien sans les autres, la plus petite de nos besoins dépend des autres, de ce qu'ils ont trouvé, fait, pensé, connu avant qu'on entre en contact avec eux »(Szymkowiak, M. : 1999), donc notre identité se définit aussi par rapport aux autres. Pour essayer de cerner l'identité de la voyageuse il faut prendre en considération divers facteurs : la période du voyage, le pays visité, la catégorie sociale à laquelle elle appartient, les personnes qui l'accompagnent, les motifs qui déterminent le voyage, le départ et l'arrivée; tout cela signifie autant d'éléments définitoires qui peuvent influencer ou même modifier son identité ou son statut. Sylvain Venayre (Venayre, S. : 2006, b) ajoute l'éloignement, la destination et la volonté d'immersion qui sont à prendre en compte pour placer le voyage dans la perspective d'une rencontre avec l'autre.

Benedicte Monicat observe que la voyageuse se trouve en même temps en position dominante et dominée en s'identifiant et en se différenciant de l'autre dans les liaisons de pouvoir. Sa situation dans certaines régions ou pays détermine des changements dans la position qu'elle occupe envers l'autre. En parlant de position dominante (pouvoir envers les autres femmes rencontrées, mais non pas voyageuses) et dominée (étant femmes et ne bénéficiant pas toujours des mêmes droits que les hommes) on peut sûrement dire que nos deux voyageuses se trouvent ici dans la première. D'abord parce qu'elles voyagent beaucoup, ensuite pour la manière d'être traitées par les autres, que ce soit hommes ou femmes, par le fait d'aller quelquefois sans accompagnateurs et là où elles veulent. A Amsterdam, en visite chez les deux fiancées abandonnées depuis quinze ans, Colet se trouve en position dominante. Elle peut voyager seule et aller là où bon lui semble sans rendre compte à personne, elle a vécu sa vie, elle a une position dans la société littéraire de l'époque. Les deux jeunes filles visitées ont été quittées par leurs fiancés partis pour les Indes et elles n'ont pas eu le droit de les suivre et se trouvent ainsi dans une posture de dominées (non seulement

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

par leurs fiancés, mais aussi par leurs mères et par notre voyageuse). Ces autres femmes servent de miroir à Colet qui quête toute sa vie une « réalisation de soi » et pour lesquelles elle est une réalisation impensable. Tous les voyages qu'elle entreprend lui sont utiles en quelque sorte et ce n'est pas seulement le gain culturel, d'enrichissement de sa culture générale, d'ouverture vers un autre espace si apprécié à l'époque pour les toiles de ses artistes célèbres mais c'est aussi la connaissance d'un monde si civilisé et si proche de la France, des symboles du pays et aussi en fin de compte un gain matériel vu qu'elle publiera le récit dans un journal et dans un livre. Par leurs critiques elles nous montrent qu'elles peuvent porter le masque du dominateur qui leur donne droit au pouvoir et à la parole du maître et c'est par cela donc qu'elles accèdent à une position masculine reconnue en tant que telle par les autres femmes et par les hommes, dans certaines situations.

En Europe elle se promène où elle veut, elle va en beaucoup d'endroits (accompagnée ou non), elle a des tenues variées et, même si elle est femme, fait preuve quelquefois d'une culture plus vaste et plus variée que les autres hommes. Sa position est dominante comme femme en voyage dans une époque où il était difficile même pour un homme de voyager et où les femmes étaient déconseillées de le faire pour ne pas avoir trop de bagages, ne pas tomber malades, ne pas déranger les autres qui se déplaçaient plus vite et surtout parce que leur place était au foyer et non pas sur les routes du monde. La femme se trouve dans une position dominée d'abord par son acceptation en tant que femme en voyage. Elle ne pouvait aller qu'accompagnée par un mari, un père, un frère et rarement seule (si cela arrive c'est pour des raisons médicales, religieuses ou dans notre cas des femmes fortement émancipées qui semblaient ne pas appartenir à leur temps). Dans son voyage Léonie d'Aunet sera toujours entourée d'hommes, vu qu'elle était la seule femme en voyage avec eux. Son voyage est quand même le résultat de la persuasion d'une femme qui domine par sa volonté le monde des hommes. Non seulement elle arrive à la fin du voyage dans lequel les conditions étaient rudes pour tous, mais aussi elle publie son récit de voyage de son temps et celui-ci est réimprimé de nos jours (en 1995), donc il vaut la peine d'être connu. Donc certaines femmes montrent leur position par les écrits publiés à la fin des voyages. La plupart sont de courts récits, de la correspondance privée, des articles dans des journaux ou revues ou des feuilletons, des études dans des buts pédagogiques (Madame de Genlis), mais aussi des récits plus longs, comme les nôtres. Pour le statut de la femme en voyage il s'agit d'un rapprochement entre la femme autre (voyageuse) et l'autre femme (appartenant à une autre culture) et cela lui sert de miroir pour se redécouvrir.

L'identité, individuelle, de groupe ou culturelle signifie un ensemble de caractéristiques qui permettent de définir un objet ou une personne. Pour le sociologue Kardiner[41] l'identité est un système d'action et d'adaptation au milieu avant d'être un système de structuration interne. En effet il semble que nos écrivaines s'adaptent à merveille aux demandes du voyage (très dur pour Léonie D'Aunet qui va le continuer loin vers le Nord, entourée seulement d'hommes). Louise Colet ne s'interdit pas d'être femme en prenant des habits d'homme comme d'autres voyageuses le font (Ujvalfy, Flora Tristan, Léonie d'Aunet), elle ne se plaint jamais des conditions et fait face à toutes les épreuves rencontrées en chemin ou même recherchées par elle, ne demande pas d'aide en tant que femme mais en tant que voyageur en route (voulant apprendre le chemin ou des choses qui pourraient l'intéresser), ne cherche pas de conditions spéciales pour dormir ou manger mais seulement de la tranquillité et de la propreté, des

[41] Kardiner, Abram, cité in Mucchielli, Alex, *L'Identité*, Paris, PUF, 1986, p. 50.

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

plats ayant un goût de nourriture et non pas de plats exquis, sait apprécier le bon sens, les goûts et la culture de l'autre, qu'il soit homme ou femme. Elle voyage presque toujours sans être accompagnée par un homme comme il était conseillé à l'époque. Même en Hollande elle va seule mais a un guide (un docteur) qui lui montre la ville et qui l'introduit dans des endroits où normalement elle n'aurait pu entrer sans son aide ou une recommandation (donc il n'est pas une aide masculine à une femme faible en voyage mais un guide culturel). Elle montre son pouvoir en n'acceptant pas l'autre (l'homme) et en pouvant faire les mêmes choses que lui : voyager, écrire, apprécier, critiquer ; elle n'a besoin ni de son appui, ni de son aide.

Entre nos deux écrivaines il y a des ressemblances mais aussi des différences qui donnent la spécificité de leur écriture. Michelle Perrot parle de femme « de consommation culturelle » (Perrot, M, Duby, G., 2002 : 560) et de femme « actionnelle » et il faudrait voir à qui de nos deux écrivaines convient chaque étiquette. Pour Louise Colet chaque voyage signifie la visite des musées, bibliothèques, palais, cathédrales, églises, donc elle est une femme de « consommation culturelle »; Léonie D'Aunet commence sa vie en agissant sur les hommes et leur imposant son désir d'aller vers le Nord, étant la première femme arrivée aux Iles de Spitzberg, donc elle est une femme « actionnelle ». Il est sûr que Louise Colet ne fait pas partie des femmes actionnelles, pour elle c'est un voyage de consommation culturelle et non un voyage-action, elle n'est pas une « aventurière en crinoline »[42] (comme Christel Mouchard nomme les femmes ayant agi sur des territoires presque autant que les hommes), elle a « une conviction, un esprit de découverte » mais cela ne suffit point pour la ranger parmi celles plus aventureuses (Madame d'Angeville qui a monté sur Mont Blanc, Catalina de Erauso dont la vie est un roman de cape et d'épée, Carla Serena qui va loin en Asie, Flora Tristan, Madame Ujfalvy-Bourdon, Mademoiselle de Tinné ou Ida Pfeiffer). Elles ont affirmé toutes les deux leur liberté de sujet : dans les pratiques vestimentaires et leur mode de vie, leurs choix religieux, intellectuels ou amoureux, « elles ont brisé le cercle de l'enfermement, tel que le récit de voyage permet de l'établir » (Perrot, M, Duby, G., 2002 : 560).

En 1857 Louise Colet part pour une courte période de temps en Belgique et en Hollande et à la fin de cette « excursion » elle aura du matériel pour un livre qui paraîtra en 1859, sous le titre de *Promenade en Hollande*. Elle s'y était trouvée à une époque où elle avait besoin de retrouver un peu la paix intérieure : en 1855, le 6 mars, c'est la dernière lettre que Flaubert lui avait écrite, donc la rupture définitive ; le troisième récit du cycle dédié à la femme- *La Religieuse*, paru en 1856 n'avait pas eu trop de succès ; fin juillet 1856 avait paru le conte *Une histoire de soldat* qui, selon certains critiques, était de mauvais goût ; *Madame Bovary* paraît en décembre 1856 et la même année son aventure de Meudon avec Champfleury provoque la diminution de sa pension et elle est démunie d'argent; la publication en juillet 1857 des lettres que Béranger lui avait adressées avec des commentaires inopportuns de sa part lui attire des mots durs de la part de ceux qui la connaissent.

Léonie D'Aunet passe par la Hollande en 1839, alors qu'elle n'avait que 19 ans. Le botaniste Paul Guimard, chef de la Commission scientifique du Nord intervient pour qu'elle essaie de convaincre son fiancé, le peintre François Biard de faire partie de l'expédition qui va vers les îles de Spitzberg. La position de la femme doit être conquise

[42] Mouchard, Christel- « Aventurières en crinoline » est le titre de son livre et le nom qu'elle donne aux femmes qui ont un certain esprit d'aventure et parmi lesquelles Louise Colet ne se trouve pas.

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

et c'est exactement ce que Léonie d'Aunet fait. Elle saura être très convaincante, mais cela à condition d'être aussi acceptée. Rien ne lui fait changer d'avis, ni lui dire qu'elle va « en revenir laide », ni d'être « trop jeune et délicate pour les fatigues d'un tel voyage » (D'Aunet, L., 1995). Cette « aventurière en crinoline» marque en tant que femme des territoires moins parcourus par d'autres- la Norvège, les îles Spitzberg, la Laponie, la Finlande, le Cap Nord- et cela lui apporte sa consécration en tant que première femme qui arrive jusqu'à ces îles. Elle va parcourir beaucoup de pays sans revenir par le même chemin (la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvège, Christiania, Drontheim, le cap Nord, les îles Spitzberg, la Laponie, Tornea, la Finlande, la Prusse, la Saxe, le Rhin) mais celui qui nous intéresse est la Hollande. Elle décrira ce qu'elle considère le plus important et trouvera les mots définitoires pou ce pays : « l'exquise propreté », « les canaux limpides » et « l'air calme, riant, paisible et doux comme le bonheur » (D'Aunet, L., 1995 :18).

Les deux voyageuses parcourent la Hollande en peu de temps, deux semaines environ. Léonie D'Aunet est seulement de passage donc elle s'arrête dans les villes plus importantes (Rotterdam, La Haye, Dordrecht, Delft, Saardam, Brouk) et nous présente ce qu'elle considère comme essentiel en nous donnant des conseils pour le voyage à l'étranger. Son chemin ne suit pas les guides touristiques vu que la Hollande n'était pas l'unique destination de son voyage. A son tour, Louise Colet n'y reste pas trop, deux semaines peut-être, parce que seulement le rapprochement du pays avec la Belgique détermine son passage par là. Les parcours obligatoires des guides touristiques et les monuments remarquables de certaines villes rendent incontournables La Haye, Amsterdam, Rotterdam. Dans sa promenade à travers ces villes, Colet observe le labyrinthe des villas hollandaises comme des retraites tranquilles, le manteau d'humidité qui enveloppe le tout, les maisons et leur physionomie de calme, propreté et torpeur, les ornementations puériles et les habitations étranges par rapport à celles déjà rencontrées.

Le voyage est dur pour les deux voyageuses, mais d'Aunet, qui continuera le chemin, aura beaucoup plus de choses à affronter. Elle commence son trajet par terre pour continuer par mer, à bord d'un bateau à vapeur, combinaison qui, dit-elle, permet de voir plus de choses. Si Benedicte Monicat affirmait que « subjectivité, féminité et infériorité sont souvent synonymes et dévalorisantes »(Monicat, Benedicte, 1995:34) on peut parler de Léonie d'Aunet utilisant ces termes au passé, vu que notre voyageuse échappe à la sous-évaluation du sujet féminin par l'assimilation à un projet et à un sujet masculin et réussit à prendre « le pouvoir » lorsqu'elle participe à l'entreprise masculine, en s'identifiant au sujet masculin et à ses accomplissements. Les deux femmes se rapprochent de l'homme par le voyage et par l'écriture ; elles doivent justifier leur parcours par rapport à ce que doit être, faire et écrire la femme. Elles se rapprochent de ce qui est valorisé par l'expérience masculine, elles tentent de parvenir à la reconnaissance de leur propre valeur mais pour cela elles doivent s'interdire d'être femmes ; ici c'est le rejet de la féminité (qui pourrait leur nuire). D'Aunet va surmonter toutes les difficultés du voyage (en commençant par le fait que les femmes n'étaient pas admises sur des navires de l'Etat français et ne monte à bord que tard, dans le Nord, après avoir traversé quelques pays d'Europe), de l'hébergement, de la nourriture, de l'accueil des populations rencontrées et reconnaît son propre mérite d'originalité. En échange Colet n'est en rien originale: ni pour le pays visité, ni pour le parcours, ni pour ce qu'elle voit, ni pour la manière de voir, c'est plutôt une façon traditionnelle d'observer tout par où elle passe et surtout les intérieurs.

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

Si un siècle auparavant on opposait les peuples civilisés de la zone tempérée (Italie, Espagne, France) aux peuples du Nord considérés comme barbares, on pensait certainement aux Suédois, Norvégiens, Danois et non pas aux Hollandais. Louise Colet n'y songe même pas à ce qualificatif pour les Hollandais et serait capable de dire que les Français, Anglais et Allemands sont plus barbares que d'autres nations, du moins pour vouloir imposer à ceux qu'ils considèrent comme moins civilisés leur propre style de vie, leurs mœurs, leurs plats ou leur mode. Dans la plupart des cas les femmes en voyage mettent le manque de propreté en relation avec la barbarie des nations visitées. Nos voyageuses ressentent toujours le besoin de se trouver dans un endroit propre, bien entretenu, soit qu'elles se trouvent dans un hôtel, une auberge, un musée, une rue, dans quelque villa, ou bien en chemin de fer ou sur un bateau ; tout devrait être nettoyé, parfois excessivement. Les représentants des nations qu'elles rencontrent en voyage n'ont pas d'étiquette particulière selon les coutumes, la couleur de la peau, le nom qu'ils portent ou la zone géographique d'où ils proviennent ; n'importe qui peut être sale, impoli, mal élevé, d'où qu'il vienne, il peut bien provenir de l'Angleterre ou de la France, pays considérés à cette époque comme civilisés. La propreté qui est devenue un stéréotype au sujet des Hollandaises et les formes dans lesquelles celle-ci nous est présentée nous font rire parfois ou nous choquent : « ces gens-là n'ont pas le goût de la propreté, ils en ont le culte » (D'Aunet, L., 1995: 21). Léonie D'Aunet n'entre plus dans une maison où elle a été invitée parce qu'elle aurait dû se déchausser. Le paquebot hollandais a « cette exquise propreté qui est une des grandeurs de la Hollande » ; après avoir lavé le plancher de la maison les domestiques auraient été capables de porter sur le dos leurs maris pour ne pas le salir. A Rotterdam D'Aunet est séduite « par son exquise propreté, par ses canaux limpides bordés de beaux arbres, par ses jolis ponts de pierre légèrement jetés d'un bord à l'autre, par son air calme, riant, paisible et doux comme le bonheur » (D'Aunet, L., op cit. :18). Elle n'y remarque ni symétrie froide, ni régularité ennuyeuse mais fait une comparaison entre Paris et Rotterdam en ce qui concerne « l'intérieur de quelque cuisine propre, lavée, rangé, brillante, comme on n'en voit, à Paris, qu'au Louvre, dans les tableaux hollandais » (D'Aunet, L., *ibidem* :19).

A part les bons côtés il y en a de mauvais aussi :on voyage mal et les voitures publiques sont détestables mais les rues solitaires, presque désertes, les canaux, le marché, c'est tout autre chose qu'à Paris où « le pied trébuche dans la boue, l'odorat est offensé par les âcres émanations des détritus de toutes sortes » (D'Aunet, L., *ibidem* :22) tandis que le marché hollandais est propre, riant, joyeux, on se sent à l'aise sur son grand canal, ombragé de beaux arbres et bordé de quais spacieux. A la Haye le déluge des ménagères qui nettoyaient l'extérieur des maisons réveille d'Aunet à l'aube ; la propreté est qualifiée de « fabuleuse », de « goût immodéré », d' « aberration » et de « culte » vu que non seulement les poignées des portes mais aussi les grattoirs des pieds étaient brillants comme des bijoux en acier ! « Je ne sais s'ils ont une autre religion que celle-là ; mais ils m'ont paru redouter la boue plus que l'enfer, et la poussière plus que le péché ; ils dépensent un temps si considérable à balayer leurs chemins qu'il ne doit plus leur en rester pour épurer leurs consciences ; et certainement le moyen d'être accueilli chez eux, c'est d'éviter, non les vices, mais les taches »[43]. Colet remarque qu'ils ne boivent pas de l'eau mais de la bière et pour cela elle reçoit de ses hôtes un panier de fruits « pour la dame qui ne boit que de l'eau ». La description des plats à table et leur présentation ne pourrait pas manquer. Elle nous dit ce qu'ils mangent : « lignées de petits pains, de flocons d'épices, de cruchons de bière et de grands verres »

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

mais ajoute que la cuisine est « atroce dans les auberges hollandaises » (Colet, L. 1859 : 36). D'ailleurs Daniel Roche avait déjà remarqué qu'« il n'y a pas de récit de voyage, il n'y a pas d'étude sur les voyages et sur leurs écrits qui ne contiennent une description des auberges rencontrées et fréquentées par les voyageurs»(Roche, D., 2003 : 517). C'est en cela qu'on peut considérer les écrits de nos voyageuses comme des guides de voyage présentant aux lecteurs ce qu'ils doivent voir, manger ou boire, où ils pourraient être logés ou comment voyager.

Même si les regards de nos deux écrivaines sont tournés plus sur les femmes et leurs activités, et les apprécient, elles ne peuvent ne pas être critiques envers les occupations des Hollandaises. Les femmes ne sont pas nées avec l'esprit de finesse et d'astuce ; elles les acquièrent après avoir été trompées. Elles ne peuvent ne pas voir leur manque de goût pour les « jouissances intellectuelles ; leur vie se passe à s'habiller, à se promener au parc, ou bien se tenir assises près de leur fenêtre, avec une broderie » (D'Aunet, L., *op. cit* : 21). Colet présente la lecture des deux jeunes filles: romans allemands, suédois et anglais, des œuvres de sentimentalité pure de la littérature française, mais aussi Lamartine et Thomas Moore et des vers écrits par elles; mais les jeunes disent non aux romans si *profondément psychologiques* de Balzac. A part leur lecture l'auteure nous parle du dévouement des deux jolies filles d'Amsterdam qui attendent religieusement leurs fiancés durant quinze ans.

Leur identité en quête du beau mène leurs pas dans les musées. Ceux-ci se trouvent dans tous les guides de voyage et font partie du parcours obligatoire pour ceux qui arrivent en Hollande. Pour Léonie d'Aunet « les musées signifiaient vivre dans le pays », pour Louise Colet ils signifient la peinture hollandaise que tout le monde connaît et apprécie, c'est un voyage culturel. Elle préfère aller à l'aventure, sans livret ni guide pour trouver d'elle-même « le but de son admiration » (Colet, L., *op cit.* : 5). Elle fait minutieusement la description des toiles de Rubens, Van Dyck, Téniers, Devos et c'est comme si on se trouvait en face d'elles ; aucun détail n'est oublié et on pouvait bien se passer d'y aller après une telle présentation. Léonie d'Aunet en est enthousiasmée même si elle y passe peu de temps. Après avoir été un jour enfermée dans les musées, entre des encombrements de trésors et de chefs- d'œuvres, elle sort de là avec des éblouissements ; en « deux heures en Chine et en une heure au Japon » elle a tout vu : rues, maisons, porcelaines, meubles, outils, ustensiles, costumes, souliers, épingles, fleurs, légumes donc elle s'épargne huit mois de traversée et de tempête en passant une journée dans les musées de La Haye ; il lui suffit de peu de temps pour s'en faire une idée, vu que sont but était tout autre. Donc elle ne voit pas seulement la Hollande, mais un peu de la Chine et du Japon, et c'est exactement de la même manière qu'elle agira en parcourant les pays du Nord vers Spitzberg, en observant tout ce que la vie d'autres nations signifiait.

Notre auteure fait la critique du pays qui est cette « terre plate et monotone » en prêtant ses idées à des voix appartenant à « l'œuvre ouverte » d'Umberto Eco; les mères des fiancés affirment que les génies des grands hommes du pays sont dus au contact avec les esprits des autres nations et aux voyages lointains ; elles trouvent qu'il vaut mieux pour eux l'aventure, et non pas le brouillard hollandais. Elles reconnaissent la renommée de la Hollande faite par les « vaisseaux sillonnant les mers et fondant en Asie des colonies puissantes » (Colet, L., *op. cit.* : 6) et on ne s'étonne pas en lisant cela parce que Louise Colet elle-même, en tant que femme, a reconnu par ses voyages la nécessité de voyager et le bienfait que le voyage apporte à tous, hommes ou femmes. Pour les Hollandaises du récit ce sont toujours les hommes qui peuvent bénéficier de la liberté, et non pas les femmes : « la liberté, c'est la grandeur de

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

l'homme, son ivresse, son bonheur ; [les hommes] « sont appelés à parcourir le monde, à exercer partout leur ascendant et leurs séductions » (Colet, L., *op. cit*. : 72) Ce sont ici les idées du temps concernant les activités dédiées aux femmes et aux hommes. A travers les idées des deux mères Louise Colet nous rappelle le désir de son temps des voyages lointains et la possibilité, des hommes surtout, de l'accomplir. Les deux mères ne voudraient pas voir leurs fils claquemurer leur jeunesse « dans un fromage de Hollande, une jupe de femmes et un berceau d'enfant », c'est à eux de suivre l'exemple des grands hommes du pays et de venir en contact avec les esprits éminents des autres nations. Ils en reviendraient comme « meilleurs maris, sans le tourment et le regret des désirs inassouvis » (Colet, L., *op cit*.: 76). Le dicton valable pour l'époque est mis à la bouche des deux mères : « la femme faible doit subir le vouloir de l'homme fort : à nous le foyer, à vous le monde ! » (Colet, L., i*bidem*), chose qui n'est pas applicable à nos écrivaines. Dans ce conte dédié aux héroïnes vertueuses qui attendent leurs futurs maris, Louise Colet ne fait que critiquer les femmes de son temps : ne pas voyager, lire des choses sans trop de significations, qui ne s'inscrivent pas dans la vraie littérature, être trop obéissantes, ne rien oser.

Les voyageuses en Hollande n'ont pas trouvé trop de mots bienveillants de la part des critiques de leur temps mais les trouveraient-elles de nos jours ? Ont-elles mis des pierres pour construire/ détruire des stéréotypes sur les Hollandais ? Le regard vrai et le regard faux sont sous le relativisme, affirmait Butor qui parlait de son Caire; chacun exprime son droit à la singularité de perception qui échappe à l'objectivité. Le regard est un espace de liberté que chacun manie comme bon lui semble. Mais nos voyageuses se trompent-elles ou on peut leur faire confiance ? En premier lieu je dirais qu'on peut se fier à elles ne fût-ce qu'en voyant leurs regards se pencher sur les mêmes choses et de la même manière que d'autres voyageurs/ voyageuses de l'époque. Deuxièmement, elles renforcent leurs paroles par des extraits d'autres auteurs, de l'histoire, des archives, donc ce n'est pas une seule voix qui nous le dit, cela est répété par d'autres et on peut leur faire confiance.

Comme voyageur ou comme lecteur, chacun peut et a le droit de tout voir et de juger mais les manières de le faire diffèrent tellement de l'un à l'autre qu'on ne saurait qui prendre pour point de référence. Mais pourquoi prendre quelqu'un comme point unique de valeur ? Pourquoi ne pas respecter les paroles de tous ? Pourquoi un seul aurait-il raison ? C'est exactement ceci qu'on a voulu faire : respecter les opinions de nos voyageuses en Hollande et montrer les choses qui valent la peine d'être vues même de nos jours, voir comment l'identité de chacune met le sceau sur tout ce qu'elles voient dans leur voyage, juger aussi de leur subjectivité vue par les émotions poétiques que par les dires objectifs concernant la nation hollandaise.

La ressemblance essentielle entre les deux voyageuses est qu'elles visitent la Hollande au XIX-ième siècle. Si Louise Colet affirme plus tard son indépendance de voyageuse, après 50 ans, Léonie sait s'imposer à seulement 19 ans. La première doit se limiter à une période courte de voyage, dans deux pays voisins, proches de la France, l'autre visite des pays où aucune femme n'était arrivée avant elle. L'écriture est publiée par Louise Colet deux ans après le voyage, tandis que Léonie D'Aunet (de laquelle les mauvaises langues disent que Victor Hugo aurait aidée) fait publier le récit en …, comme lettres adressées à son frère (qui, d'ailleurs, était mort à l'époque).

En ce qui concerne Louise Colet, Jean-François Tétu (Tétu, Jean- François, 1982) affirme que l'identité qu'elle revendique est celle d'amante généreuse, de mère dévouée, d'artiste scrupuleuse; l'art est pour elle le seul moyen technique pour se procurer l'indépendance et nous, on serait plus rigoureuse et on dirait que la publication

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

de ce qu'elle a écrit devait assurer sa vie et celle de sa fille. Si son devoir était de travailler et de s'occuper de sa fille, son vouloir relevait plutôt de ses amis et ses amants. Pour les critiques de nos jours mais aussi pour ceux de son temps, les éléments constitutifs de son portrait étaient ses relations amoureuses (mais sa vie sentimentale ne garantit pas la considération sociale), vivre de sa plume et la place de la poésie. Si c'est vrai qu'elle a été connue surtout comme la maîtresse de Gustave Flaubert, on ne peut pas lui nier les quatre prix de poésie obtenus, l'œuvre assez grande (nouvelles, drames, historiettes morales, récits de voyage, articles dans des journaux et des revus), la modernité des idées.

Pour les deux écrivaines il s'agit d'une reconnaissance de nos jours pour leurs récits de voyage qui signifie la critique contemporaine qui s'occupe d'elles, la republication de certains de leurs livres et la comparaison avec d'autres femmes en voyage dans la même période.

Bibliographie pour la relation à l'autre :

Szymkowiak, Mildred, *Autrui*, Flammarion, Corpus, Paris, 1999

Bibliographie pour paysage, nation, stéréotype

Berque, Augustin, *Les Raisons du paysage de la Chine antique aux environnements de synthèse*, F. Hazan, Paris, 1995
Elias, Norbert, La Civilité des mœurs, Calmann- Lévy, Paris, 1973, p 49-57
François Walter, *Les Figures paysagères de la nation- Territoire et paysage en Europe (16-e- 20-e siècle)*, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris, 2004, 521 p

Bibliographie pour le voyage

Broc, Numa, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII- siècle*, Presses de l'université, Lille, 1972
Corbin, Alain, *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage*, 1750-1840, Champs, Flammarion, Paris, 1990
Franck, Michel, *Désirs d'ailleurs, essai d'anthropologie du voyage*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2004
Irvine, Margot, *Le Récit de voyage au féminin* in Québec français, hiver 1999, no 112, p 69-70
Nesci, Catherine, *Le flâneur et les flâneuses*, Ellug, Grenoble 2007
Onfray, Michel, *Théorie du voyage*, *Poétique de la géographie*, Le livre de poche, Paris, 2006
Revue Clio- *Histoire, femmes et sociétés, Voyageuses*, no 28/ 2008, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2008
Roche, Daniel, *Humeurs vagabondes De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 517
Urbain, Jean-Didier, *L'Idiot du voyage*, *Histoires de touristes*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2002, 294 p
Venayre, Sylvain, *La Gloire de l'aventure, genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Aubier, collection historique, Paris, 2002(a)

Bibliographie pour présenter la femme au XIX-ième siècle

Bonnefont, Gaston, *Les Héroïnes du travail*, Librarie Félix Juven, Paris, 1906
Duby, Georges, Perrot, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, IV, Le XIX-ième siècle, Plon, Paris, 2002

Bibliographie pour la femme voyageuse

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)

Van Strien- Chardonneau, Madeleine,Trois voyageuses en Hollande : Anne-Marie du Boccage (1750), Stéphanie- Félicité de genlis (1776), Louise Colet (1857) in Le Voyage au féminin, sous la direction de Nicolas Bourguinat, presses Universitaires de Stasbourg , 2008
D'Aunet, Léonie, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Actes Sud, Babel, Arles, 1995
Du Boccage, Anne- Marie, Recueil des œuvres […], Lyon, chez les frères Périsse, 1770, t III, avertissement
De Genlis, Stéphanie, Félicité, *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Ladvocat, Bruxelles, 1825, t.6, p 187-188.
Madame de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*, éd. D'Isabelle Brouard- Arends, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, lettre XXXII, p 520
Monicat, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses au XIX-ième siècle*, Rodopi, Amsterdam, 1995
Mouchard, Christel, *Aventurières en crinoline*, Seuil, Paris, 1987
Moussa Sarga, Wolfzettel Friedrich (dir.) Voyageuses européennes au XIX-e siècle- Identités, genres, codes, PUPS, Paris, 2012

Bibliographie pour les œuvres de et sur Louise Colet

Colet, Louise, *Les Pays lumineux*, Cosmopole, Paris, 2001
Colet, Louise, *Promenade en Hollande*, Hachette, Paris, 1859
Tétu, Jean-François, : Mémoranda 1850-52, suivis d'extraits de la correspondance », Lyon, PUL. 1982

Sources électroniques

Moussa, Sarga, *Le Récit de voyage*, genre "pluridiciplinaire" in la revue *Sociétés & Représentations* 1/ 2006 (n° 21), p. 241-253 URL: www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-241.htm. DOI : 10.3917/sr.021.0241, consulté le 12 mai 2014
Sylvain Venayre [dir.], *Le Siècle du Voyage – Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006. Paris, ISOR/CREHESS, ISSN : 1222-2966, mis en ligne le 03 nov 2008, consulté le 11 octobre 2012 (b)

BDD-A14576 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:13 UTC)